

XYZ. La revue de la nouvelle

Conseillère en règlement de comptes

Daniel Gagnon



Number 106, Summer 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, D. (2011). Conseillère en règlement de comptes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 68–76.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Conseillère en règlement de comptes

Daniel Gagnon

ELLE ÉTAIT CONSEILLÈRE en règlement de comptes, elle avait tellement réglé de comptes pour ses proches et ses amis, elle s'est dit un jour : « Pourquoi ne pas me mettre à mon propre compte ? » Elle avait des clients de toutes sortes, de tous les horizons, des directeurs de bureau, des femmes politiques, des enseignants, des plombiers, plusieurs secrétaires, et quelques bibliothécaires. Quant à l'âge, elle était étonnée elle-même de constater qu'elle pouvait recevoir un appel autant d'une grand-mère que d'un quadragénaire, et depuis qu'elle était sur Internet, elle recevait régulièrement des demandes d'aide de la part d'adolescentes, à tel point qu'elle songeait même à tenir un blogue. Elle proposait à ses clients une série d'options, un règlement privilège, des plans supérieurs, des modèles économiques, et même la consultation sur place, c'était selon ce que chacun voulait dépenser et la nature du compte à régler. Pour sa part, elle n'essayait jamais d'influencer ses clients, elle se contentait de donner quelques règlements possibles à l'intérieur de chaque plan en laissant au client le soin de décider pour lui-même.

Les petits problèmes amoureux ou familiaux, elle préférait les refiler aux psychologues, ou encore mieux aux courriers du cœur. « Les relations ne sont pas de mon ressort », disait-elle, les petits règlements de comptes entre ex-époux non plus. Les petites vengeances, elle en avait trop souffert elle-même pour vouloir s'y remettre. Non, elle préférait ce qu'elle appelait « la grosse œuvre », les problèmes de la vie quotidienne, les cas de mauvais voisins, les commerces qui ne respectaient pas leurs engagements, les relations de travail (un domaine de plus en plus rentable), les gérants de caisse malcommodes, les propriétaires de chien prétentieux. Là, elle se sentait interpellée, elle pouvait intervenir et améliorer la vie de ses clients.

La clé d'un dossier bien mené ? Un règlement facile à mettre en action, arrimé avec précision à l'intensité de l'émotion du

client, et d'une efficacité assurée. Le plus souvent, c'était assez simple. Une femme se plaignait du chien du voisin qui aboyait tard le soir et tôt le matin ? Il suffisait de lui dire d'enregistrer les aboiements et de les faire rejouer à des heures nocturnes imprévisibles, en prenant soin de cacher le haut-parleur à la vue et de bien le diriger en direction du jardin du voisin. Cette stratégie avait fonctionné à merveille pour l'une de ses clientes. Après quelques jours de ce régime, elle avait vu son tourmenteur s'approcher de la clôture séparant les deux propriétés. La mine basse et la larme à l'œil, il lui avait annoncé que le vétérinaire avait détecté une maladie mentale chez son chien. Il paraissait que parfois, selon le vétérinaire toujours, les chiens et leurs propriétaires n'étaient pas compatibles, et qu'il fallait les séparer. Heureusement qu'un cousin à la campagne avait voulu prendre son pitou chéri ; c'était un peu tôt, il fallait s'assurer qu'il n'y avait pas là aussi incompatibilité, car lui et son cousin avaient toujours été très proches. « Et puis, la conjointe de mon cousin, c'est une sainte femme, mais quand elle a appris qu'il aboyait à toute heure, elle n'était plus très chaude à l'idée d'accueillir mon labrador. »

Inutile de dire que la cliente était tout à fait satisfaite de la démarche qu'on lui avait proposée, même si, c'est vrai, cela l'avait chagrinée un petit peu de voir son voisin si penaud, si perdu sans son chien. « Attention, lui avait dit la conseillère, il ne faut pas se laisser prendre par la pitié quand on règle des comptes. Que feriez-vous si demain votre tortionnaire vous annonçait qu'il s'est procuré un gros boxer ou, encore pire, qu'il s'ennuyait tellement de son aboyeur chéri qu'il a décidé de faire revenir la pauvre bête de chez son cousin ? Quand on commence à régler ses comptes, il ne faut pas y aller de main morte, sinon, c'est un processus sans fin ! »

Le cas d'un bibliothécaire avait été un peu plus complexe. Il lui fallut se rendre sur place pour décider d'une stratégie. Ses lunettes sur le nez, elle descendit les escaliers de béton jusqu'au troisième sous-sol de la bibliothèque municipale, jusqu'à ce qu'elle trouve les étroits rayons s'enfonçant dans le noir et s'allumant au fur et à mesure à son passage. C'est 69

là que son client devait travailler sans répit. Sous prétexte qu'il prenait trop plaisir à parler avec les clients, et surtout les clientes, au comptoir des prêts, sa patronne l'avait relégué au troisième sous-sol, le coupant de ses camarades et de toute cette atmosphère agréable de flânerie qu'il aimait tant observer chez les bibliophiles. Tout au plus lui permettait-elle de remonter deux fois par jour pour une pause de quinze minutes, mais il devait poinçonner en sortant et en revenant, et s'il tardait ne serait-ce que d'une minute, il perdait son droit à la pause pendant une semaine. « Il ne faut pas jouer avec l'argent des contribuables, lui martelait sa patronne, ils comptent sur nous pour leur fournir un service efficace et fiable ! »

C'était dans ces moments d'enquête qu'elle réalisait combien son rôle de conseillère était une tâche ardue. Des milliers de livres dormaient là, dans les archives, et il fallait trouver une stratégie qui permettrait au bibliothécaire de s'en tirer. Comme il ne pouvait pas changer d'emploi et que le sous-sol était sous surveillance vidéo, ce qui limitait un peu les manœuvres, elle lui proposa un règlement de comptes fantasmatique. L'idée, c'était de monter un scénario bien ficelé. À force de se le représenter dans ses heures d'angoisse, le bibliothécaire finirait par y croire et par éprouver les mêmes bienfaits que s'il avait mis son plan à exécution.

Dans ce genre de cas, la conseillère demandait toujours à son client de signer au préalable une déclaration la libérant de toute responsabilité en cas de méfait. « C'est plus prudent, disait-elle, et surtout plus professionnel. On ne sait jamais, dès qu'il s'agit de régler des comptes, même les personnalités a priori les plus solides peuvent craquer. »

Ainsi proposa-t-elle au bibliothécaire un exercice de visualisation. Chaque fois qu'il allait descendre au sous-sol, il devrait imaginer sa patronne sur les lieux. Dès qu'elle aurait franchi le portail, deux battants en fer forgé se refermeraient sur elle, l'emprisonnant à son tour dans le labyrinthe souterrain. C'est là, en privé, entre les rayonnages de ces allées
70 longues de dizaines de mètres qui se ressemblaient toutes,

que le bibliothécaire pourrait enfin lui régler son compte. Il demanderait alors à sa patronne apeurée d'ajuster son salaire, d'être plus équitable. Si elle n'y acquiesçait pas, le fantasme fonctionnerait encore mieux, car tout serait agencé pour une aggravation des conditions de détention. Comme dans un appartement privé, le bibliothécaire allumerait une centaine de bougies autour de sa patronne et la laisserait méditer. « Une place de rêve, dit la conseillère. Ses seuls compagnons seraient ces milliers de livres. Fascinant, n'est-ce pas ? Votre patronne aurait le temps de parfaire sa culture. »

Dans ce joli cimetière de livres, austère mais original, coloré avec toutes ces monographies de peintres, on apporterait à la patronne une nourriture raffinée, elle lirait, lirait jusqu'à l'infini des livres, elle n'aurait qu'à se délasser dans ce cadre idéal, entièrement rénové, une halte agréable dans le quotidien. Derrière les étagères, il y aurait des toilettes et des douches, et une adorable petite pièce avec une cuisinette, peu à peu l'impression de malaise disparaîtrait, un sauna, une salle d'entraînement aussi à sa disposition, une chambre très confortable aménagée avec du bois clair, elle bénéficierait d'un calme absolu, tout serait là pour lui faire passer des moments inoubliables.

La conseillère n'était pas avare de précieux conseils. « En refermant le portail à clé, dit-elle à son client bibliothécaire, vous lui souhaiterez de bonnes vacances, vous lui souhaiterez de faire de belles découvertes, vous lui direz que vous l'enviez, et c'est vrai, je crois que vous pourriez être tenté de faire le pas vous aussi, de retrouver toute cette paix que vous offrez gracieusement ainsi à votre patronne, qu'en dites-vous, ce n'est pas si mal, qui pourrait dire que vous en vouliez vraiment à votre patronne ? C'est assez exceptionnel comme emprisonnement, elle vous a isolé au sous-sol pendant tant d'années, me dites-vous, elle vous a coupé de vos camarades, elle a brisé vos relations, matin, midi, soir, vous pensiez vous jeter en bas d'un pont, n'est-ce pas, elle pourra errer entre les rayons interminables comme dans les rues d'une ville infinie, flâner dans les rues désertes, férue de littérature, dites-vous, 71

eh bien ! les légendes et les héros l'enchanteront, elle pourra visiter les livres comme des catacombes de château, elle entendra le fleuve gronder sous les fondations, il n'y aura pas de téléphone, pas d'Internet, elle pourra penser qu'elle résidera dans ce souterrain jusqu'à la fin de ses jours, dans un périmètre bien défini, coloré, coquet, même, les jours passeront et vous viendrez observer à la vidéo les progrès de notre dispositif. »

Conseillère en règlement de comptes, ainsi avait-elle fini par régner sur un monde invisible, clandestin parfois, encore que constitué on ne peut plus légalement. Elle agissait avec compassion et aidait les victimes à canaliser leur colère et leur agressivité dans l'action au lieu de se mutiler, de se déchirer eux-mêmes. En dépit de leur grand désespoir et de leurs envies suicidaires, elle arrivait dans le secret de son cabinet à les convaincre qu'il y avait des solutions à leur enfermement, qu'il existait des portes de sortie et que la simple survie n'était pas un mode d'existence convenable, que tôt ou tard leur vie, leur âme allait être dévastée, grugée de l'intérieur. Il fallait agir, et elle était là pour leur faire entreprendre de bonnes actions, souvent tout en restant dans l'ombre.

Un jour, un pèlerin vint lui demander conseil ; il voulait régler son compte à Dieu, rien de moins. Cela s'expliquait par le fait qu'il avait marché maintes fois le chemin de Compostelle et n'avait pourtant jamais été exaucé dans ses demandes. Il avait fait appel à plusieurs démons, mais malheureusement pour lui, les démons demandaient bien cher et n'étaient pas efficaces. Compostelle avait toujours exercé sur la conseillère un attrait particulier, elle-même en quête de repos et de nourriture spirituelle, et elle éprouva d'emblée de la sympathie pour lui.

Avec le temps et tous ses pèlerinages, il s'était éloigné de sa femme, et le couple avait éclaté. Le bien-être physique et moral de sa fille dépendait de lui, il aurait voulu la protéger contre l'agressivité quotidienne et la corruption, il aurait voulu que Dieu l'aide à lui transmettre les vraies valeurs.

72 Maintenant elle était sans formation, elle acceptait les travaux

les plus abaisants et avilissants. Tout paraissait au pèlerin illusoire et problématique. Quand il mettait les pieds dans une église, il trouvait les sermons blessants, choquants, il se sentait surveillé par Dieu ; sa vie s'avérait encore plus difficile qu'avant les pèlerinages. Il voulait que Dieu paye. La conseillère ne disait mot, se contentant d'écouter l'homme aux nombreux tatouages sur les bras et les avant-bras. « Dieu est vraiment un tortionnaire et son mutisme est inacceptable », proférait la bouche du pèlerin.

Il nous faut trouver une stratégie pour mettre Dieu en boîte, se dit la conseillère en écoutant attentivement le monologue. Le bonheur de cet homme semblait compromis par la mentalité religieuse ambiante. Elle décida de louer une chambre sur la place du Marché, dans une zone piétonne avec une jolie fontaine, une grande chambre agréable et décorée avec goût, avec de beaux tissus, des couleurs chaudes et harmonieuses, et proposa au pèlerin de s'y installer. Il y attendrait Dieu, qui lui apparaîtrait d'abord sous la forme d'une hôtesse, c'est-à-dire la conseillère elle-même, et pendant tout le week-end il pourrait s'expliquer, mettre par écrit ses pensées, ses objections. Elle l'écouterait aux repas, cuisine simple et revigorante, ambiance très sympathique, il pourrait tout dire. Elle reviendrait sous la forme d'apparitions régulières, en Madone, et cette dame intercèderait pour lui. Il pourrait accuser Dieu de tous les maux, de sa vie gâchée, et au petit-déjeuner il y aurait encore un superbe buffet, le calme régnerait partout dans ce petit hôtel confortable, vert, avec un petit jardin, et Dieu y serait bon.

La conseillère apparaîtrait chaque jour dans de nouveaux costumes de théâtre, avec toujours plus de magnificence de fois en fois, toujours plus convaincante et merveilleuse, élégante, somptueuse comme un ange, et la nuit elle lui ferait monter des escaliers sans fin comme une route escarpée, une route qui grimpe, grimpe et qui arrive devant des forteresses d'allure sévère pour qu'il rencontre Dieu, là, assis dans son fauteuil, un mince sourire aux lèvres. La conseillère et Dieu échangeraient de brefs regards, elle dirait à Dieu que le pèlerin

n'est pas tout à fait content, qu'il a du mal à croire que Dieu ait pu se montrer cruel. Dieu se tournerait vers le pèlerin et lui dirait sur un ton cordial, mais pensif : « C'est donc que vous m'en voulez personnellement ? Que vous voulez me régler mon compte ? »

* * *

Il y a une atmosphère d'une grande sérénité chez Dieu. Une terrasse sur le toit, fleurs et hamman, la vue est imprenable. Le pèlerin n'a jamais vu un sanctuaire aussi somptueux. Le chœur est un pur enchantement, on y trouve de véritables chefs-d'œuvre, entre autres une Vierge et un ange ravissants, un hallucinant tabernacle d'un or si brillant qu'il en est insoutenable, tout comme un soleil éternel. « Monsieur mon client, dit la conseillère à Dieu, est fatigué de s'en tenir à l'effacement de sa personnalité au profit des dogmes et des fatwas, les religions l'assaillent. »

« Je ne veux préjuger de rien en ce qui vous concerne, ajoute le pèlerin en détournant le regard, je veux aimer, je veux vivre au grand jour votre bonté, mais le monde me semble si agressif. »

« Dois-je en déduire que vous n'êtes pas content de moi ? » demande Dieu en se redressant sur son trône. Avant que le pèlerin ait eu le temps de répondre, Dieu lui lance une boîte de cigares et une liasse de billets de banque, des euros et des dollars américains, ainsi qu'une carte de crédit sans limite ni date d'expiration. Le pèlerin, sous le choc, a envie de se rétracter, il se sent coupable et confus, mais la conseillère le prend tout de suite en main. « Le petit-déjeuner devrait être prêt », dit-elle en redescendant vers l'auberge.

Tous les soirs, le pèlerin refait la difficile ascension vers la forteresse divine et réécoute l'écho des prières qui montent vers les hautes montagnes et hantent les cieux. Dieu n'est pas toujours présent, mais le pèlerin en garde le souvenir. Il avait tenté de se suicider, il avait toujours vécu dans la hantise d'aller en enfer, mais, fort de son nouveau sentiment de libération

après sa rencontre au sommet avec Dieu, il s'agrippe à la vie qui recommence à couler dans ses veines. Il s'établit dans un autre milieu social, il crée une fondation pour lutter contre le mensonge universel. Malgré lui, le pèlerin est devenu plus heureux. Dans sa quête de sagesse, un nouvel amour le sauve de sa pulsion de mort.

Tout en dirigeant son agence, la conseillère a voulu continuer à satisfaire ses propres besoins affectifs, physiques et existentiels. Nonobstant la facilité avec laquelle elle avait vécu ses enquêtes et ses recherches, alliant simplicité et une pointe d'inventivité, elle entra dans des rapports nouveaux avec le pèlerin. La liberté que lui donnait son travail était exceptionnelle, mais ayant été élevée dans la religion, elle avait souvent détourné les yeux face à des invitations explicites. Elle était en outre une femme assez réservée. La situation morale précaire de la plupart de ses clients aggravait évidemment la montée de son désir d'aider. Son altruisme menaçait constamment de rompre les digues. Elle s'épuisait souvent à lutter pour la préservation d'un minimum de décorum, de dignité. Elle devait se retenir pour rester professionnelle. C'était essentiel. Plaçant son sens du devoir dans l'aide et la charité, malgré les pressions d'ordre familial et social, elle poussait ses clients à échapper aux dominations diverses qui les étouffaient. Elle leur montrait tranquillement comment il était possible de se libérer de certaines emprises factices. Elle les encourageait à se tourner vers l'art, la fiction, le théâtre, et à découvrir ainsi de nouveaux outils d'autonomie et d'indépendance pour élucider leurs problèmes.

Avec les années, le travail était devenu de plus en plus exigeant. La conseillère n'était jamais à court d'options, mais les clients se montraient de plus en plus retors, de plus en plus plaignards. Qui plus est, ils étaient de plus en plus nombreux, elle avait du mal à assurer un service personnel, elle engagea une assistante, elle sentait qu'elle perdait le fil.

Elle regarda longuement le pèlerin, s'efforçant de repousser un sentiment qu'elle n'avait pas ressenti depuis l'adolescence, un sentiment qui avait toujours jeté le trouble en elle 75

et qui lui avait toujours inspiré de la terreur. Le renouvellement de soi par le biais de son travail n'avait pas été suffisant, et là, devant la nouveauté de cette rencontre, après avoir mené le pèlerin jusqu'à Dieu, dès la première nuit avec lui, elle sut qu'elle l'aimait. Sa pensée convenait parfaitement à l'état d'âme du pèlerin, elle adorait être nomade et grande voyageuse, sans attache aucune, libre et consciente de l'éphémère, du passage du temps. Bref, leur mariage était un monde où elle se sentait vraiment bien, ils aimaient dormir ensemble dans des chambres tranquilles aux couleurs chaudes avec de belles salles de bains.

Parfois, la conseillère croisait d'anciens clients ou recevait des demandes d'aide, des offres alléchantes, mais elle préférait l'inattendu. Le pèlerin savait intelligemment marier aux choses quotidiennes des élans spirituels, et qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, à la conseillère, qu'ils dépensent tous les deux tranquillement dans des restos et des hôtels tout le fond de roulement de l'agence, tout l'argent qu'elle avait accumulé en travaillant, n'était-elle pas la femme la plus heureuse du monde, maintenant ? Car la carte de crédit que Dieu avait lancée dans les mains du pèlerin puisait ses ressources à même le compte de banque de son agence de conseil. Quand cette fortune serait toute dépensée, peut-être le beau pèlerin penserait-il à repartir. Elle n'aurait alors qu'à retourner travailler en attendant le jour où saint Jacques, dans sa bonté, lui en enverrait un autre, pour lui régler son compte.